

ACTE II, SCÈNE X.



LA MAITRESSE ET LA FIANCÉE,



DRAME EN DEUX ACTES, MÊLÉ DE CHANTS,

par M. Émile Souvestre,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THEATRE DU GYMNASE-DRAMATIQUE, LE 18 MAI 1839.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*	*PERSONNAGES.*	*ACTEURS.*
CAROLINE ALLARD.	Mme Dorval.	Mme MOIROT.	Mme Jullienne.
ANDRÉ BERNIER.	M. H. Tisserant	ADÈLE, fille de Cléry	Mlle E. Prosper.
ARMAND FAUVEL.	M. Paul.	LOUISE, femme de chambre.	Mme Desmares.
FANNY.	Mlle Habeneck.	UN DOMESTIQUE.	M. Bordier.
M. CLÉRY.	M. Ferville.		

La scène est à Paris ; au premier acte, chez Caroline Allard ; au deuxième acte, chez M. Cléry.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un salon élégant ; fauteuils, portes au fond, à droite et à gauche. A gauche, au premier plan, une table ; à droite un canapé.

SCENE PREMIERE.

CAROLINE, UN DOMESTIQUE.

CAROLINE, *au Domestique*

M. Armand n'est point venu?

LE DOMESTIQUE.

Non, madame.

CAROLINE.

Il n'a point écrit?

LE DOMESTIQUE.

Non, madame ; voici vos lettres. (*Il les pose sur la table et va pour sortir ; revenant.*) Ah ! pardon, madame, le groom de Mlle Fanny est là.

CAROLINE, *à elle-même.*
Ah! encore...

LE DOMESTIQUE.
Mlle Fanny va au bois, et fait proposer à madame de la prendre en passant.

CAROLINE.
Non, vous direz de remercier Fanny; je suis souffrante. (*Le Domestique sort.*) Depuis son succès dans le dernier ballet, elle me poursuit de ses prévenances!... Devrais-je lui en vouloir? n'est-ce pas bonté? mais son ton... sa légèreté, m'embarrassent et m'humilient. (*Prenant une lettre.*) Quelle est cette lettre? (*Elle l'ouvre.*) Dieu!... André Bernier! est-ce possible?

Elle lit.

« Ma chère Caroline,

» Vous n'avez pas oublié, sans doute, un cousin qui fut élevé près de vous, et qui vous quitta, il y a six ans, pour chercher fortune. Après beaucoup d'aventures que vous saurez, je suis enfin de retour à Paris, depuis trois mois. J'avais appris, à votre ancienne demeure, la ruine de votre père, sa mort; mais impossible de vous retrouver. Ce n'est qu'hier, en visitant l'exposition de peinture, que votre portrait a frappé mes yeux. J'ai bientôt su votre adresse, et je me suis présenté chez vous; mais on m'a dit que vous étiez sortie!

» Comme je sais que c'est un usage parisien d'être toujours sorti, j'ai voulu vous avertir de ma visite. J'espère que vous ne refuserez pas de recevoir votre compagnon d'enfance: il revient tel que vous l'avez connu; c'est toujours André le matelot, qui ne sait ni mettre sa cravate ni saluer les dames; mais c'est aussi André qui vous aime et se ferait tuer pour vous, si cela vous était agréable. BERNIER. »

Cet excellent André!... lui à Paris!... Ah! je veux qu'on le reçoive dès qu'il se présentera. (*Elle remonte la scène.*) Mais quel est ce bruit?

SCENE II.

CAROLINE, ANDRÉ, UN DOMESTIQUE.

ANDRÉ, *à la cantonnade.*
Va lui dire mon nom.

LE DOMESTIQUE.
Mais, monsieur...

ANDRÉ.
Va donc.

CAROLINE.
Cette voix... c'est lui!

ANDRÉ, *l'apercevant.*
Ah!

Ils courent l'un à l'autre

CAROLINE.
André...

ANDRÉ.
Caroline. (*Après l'avoir embrassée avec effusion.*) Vous me permettez de vous embrasser, n'est-ce pas?

CAROLINE.
Oh! oui, mon bon André

ANDRÉ.
Alors, encore une fois! (*Il l'embrasse.*) Chère Caroline.

CAROLINE.
Est-ce bien vous que je revois enfin? Ah! je ne comptais plus sur ce bonheur.

ANDRÉ.
Ni moi. (*Il lui prend la main.*) Aussi... tenez... de vous voir... ça me... Ah! je suis bête.

Il s'essuie les yeux.

CAROLINE.
Que j'ai pensé de fois à vous! Mais qu'avez-vous donc fait? qu'êtes-vous devenu depuis six années?... Ne nous avoir même pas écrit une fois!

ANDRÉ.
Ce n'était pas facile; les bureaux de poste sont rares chez les Bédouins!

CAROLINE.
Que dites-vous? les Bédouins? Mais vous nous écriviez, en partant de Marseille, que votre navire allait à Buenos-Ayres.

ANDRÉ.
A ce que disait le capitaine; mais j'aurais dû me défier de lui; c'était un Normand... Savez-vous où il nous a conduits?... sur les rochers de la côte d'Afrique, où nous avons fait naufrage.

CAROLINE.
Ah! mon Dieu!... et vous avez été pris.

ANDRÉ.
Et amené dans l'Atlas, où j'ai vécu six ans prisonnier; occupé à tourner une meule, comme un cheval aveugle!... ce qui était singulièrement humiliant pour un homme civilisé.—Ajoutez à cela que j'avais pour maître un marabout qui voulait me faire apprendre l'arabe, sous prétexte qu'il ne savait pas le français.

AIR: *Du premier prix.*

Sur les règles toujours sévère,
Il aidait mon esprit rétif
Par un enseignement primaire
Simple et surtout expéditif;
Pour chaque fautive syllabe
Je recevais, sans autre avis,
Vingt coups de bâton.... en arabe:
C'est la grammaire du pays.

Et les leçons ont duré trois ans; toujours d'après la même méthode.

CAROLINE.
Mon pauvre André; vous qui en partant faisiez de si beaux rêves!

ANDRÉ.
Que voulez-vous?... le bonheur est rare, il ne peut pas y en avoir pour tout le monde. Quand on n'en trouve pas, on s'habitue à s'en passer, et c'est absolument comme si l'on en avait!

CAROLINE.
Toujours le même!

ANDRÉ.
D'ailleurs j'aurais tort de me plaindre de cette

captivité; je lui devrai peut-être ma fortune.

CAROLINE.

Vous!

ANDRÉ.

Oui: ma fuite de chez les Arabes est un roman. Quand je suis arrivé en France, j'ai été obligé de tout raconter; ça s'est répandu, les journaux ont arrangé la chose!... oh! mais si bien arrangé que je n'y reconnaissais plus rien moi-même. Ils ont annoncé que *le fameux André Bernier*, qui avait passé *dix-huit ans* chez les tribus de l'Atlas, venait d'arriver à Paris!... J'ai été sur le point de me fâcher; moi... c'est vrai... j'avais peur qu'on ne me prît pour quelque marchand grainetier qui voulait vendre un nouveau racahout ou un nouveau café d'Arabie. Eh bien! pas du tout, imaginez-vous que deux jours après on vient me chercher de la part d'un banquier, M. Durmont... j'y vais; là, ces messieurs m'apprennent qu'ils forment un grand établissement en Afrique, et ils me demandent des renseignements. Je leur dis ce que j'ai vu, ça leur paraît curieux; je retourne plusieurs fois; enfin, ils me proposent un emploi dans leur plantation, avec des avantages considérables; j'ai accepté, et je pars dans quelques jours pour Alger.

CAROLINE.

Quoi! déjà?

ANDRÉ.

Ah! mon Dieu, oui...— Après tout, je n'en suis pas fâché, surtout maintenant que je vous ai retrouvée.

CAROLINE.

Que dites-vous?

ANDRÉ.

Vous ne vous rappelez donc plus pourquoi je suis parti?

CAROLINE, *baissant les yeux.*

J'espérais que le temps et l'absence vous auraient fait oublier...

ANDRÉ.

Et moi aussi; je croyais que c'était fini!... mais j'ai bien vu que ça n'avait fait que dormir. Quand on m'a donné votre adresse... quand j'ai su que vous vous appeliez maintenant Mme Armand, j'ai senti un serrement de cœur, puis un éblouissement; j'ai eu l'idée un instant de ne pas venir.

CAROLINE, *se récriant.*

Ah!...

ANDRÉ.

C'était mal: aussi vous voyez que je suis venu; seulement à présent je suis pressé de quitter Paris! — Mais je suis ridicule, ma parole d'honneur; je ne vous parle là que de moi... Et vous donc? est-ce que vous n'avez rien à m'apprendre? vous, à qui il est arrivé tant de choses depuis que je vous ai quittée... tant de tristes choses!

CAROLINE.

Oh! non!; votre départ fut comme le signal de tous les malheurs qui devaient nous frapper. Il y avait à peine quelques mois que vous étiez embarqué, lorsqu'une faillite enleva à ma mère tout ce que nous possédions. Jugez, André: deux femmes seules et sans appui, passant subitement de l'aisance à la misère! Ma mère, déjà souffrante, ne put supporter ce changement: elle tomba malade; les faibles ressources qui nous restaient furent bientôt épuisées!...

ANDRÉ.

Et personne ne vint à votre secours?

CAROLINE.

Personne! excepté une jeune fille qui demeurait sur le même palier que nous...

ANDRÉ.

Brave fille!

CAROLINE.

Malheureusement elle ne pouvait nous donner que ses consolations; car elle était presque aussi pauvre que nous!... O mon ami, on ne sait pas ce que c'est que la maladie dans la misère!... voir mourir l'être qu'on aime en pensant qu'on le sauverait avec un peu d'or! être obligé de calculer ce que coûtera chacune de ses souffrances à apaiser! C'est à rendre folle, André!

ANDRÉ.

Pauvre Caroline! vous avez souffert tout cela, vous... et pendant long-temps peut-être?

CAROLINE.

Pendant six mois.

ANDRÉ.

Et je n'étais pas là pour vous consoler, vous soutenir!... Au fait, à quoi aurais-je été bon? Je n'aurais pu que vous faire vivre, moi! au lieu que vous avez trouvé un mari qui vous a rendue riche, heureuse... vous ne devez rien désirer maintenant... car vous aimez votre mari, n'est-ce pas? (*Caroline baisse les yeux et paraît déconcertée.*) Eh bien, quoi? vous avez peur que ça me fasse de la peine... (*Il lui prend la main.*) Par exemple! est-ce qu'il ne faut pas que vous l'aimiez pour être heureuse?

CAROLINE.

Bon André!

ANDRÉ.

Je vous avertis que je veux voir M. Armand avant mon départ.

CAROLINE, *à part.*

Ciel!

ANDRÉ.

Lui serrer la main, le remercier d'avoir fait pour vous ce que j'aurais voulu faire. Il n'est pas ici?

CAROLINE.

Non... pas dans ce moment.

ANDRÉ.

On vient! c'est peut-être lui.

SCENE III.

LES MÊMES, FANNY.

CAROLINE, *à part.*

Dieu! Fanny.

FANNY.

Et bonjour, ma chère!... — Comment, vous refusez de venir au bois?... Vous êtes indisposée?

CAROLINE.

Peu de chose.

FANNY, *apercevant André*

Ah! je vous dérange peut-être?

CAROLINE.

Nullement! (*Présentant André.*) C'est mon compagnon d'enfance, dont je vous ai quelquefois parlé... M. André Hernier.

FANNY.

Ah! (*Elle salue; lorgnant André.*) Monsieur est marin, je crois.

CAROLINE.

Il va diriger l'établissement que M. Durmont fonde en Afrique.

FANNY.

Quoi! vous allez la aussi, vous?...—Ah! je l'ai en horreur, l'Afrique.

CAROLINE.

Pourquoi donc?

FANNY.

Quoi! ne vous ai-je pas dit ce qui vient d'arriver à ma meilleure amie, Euphrosine?... vous savez, cette petite qui dansait avec moi *la cachucha?*

CAROLINE.

En effet, elle était partie pour Alger.

FANNY.

Oui, avec une de ses connaissances, le comte de Saint-Ville, qui y était allé par curiosité, à ce qu'il disait et sous prétexte de dessiner des points de vue... Eh bien, savez-vous ce qu'il a fait? il est reparti en la laissant au milieu des Bédouins.

ANDRÉ.

Comment?

FANNY.

Voilà à quoi ça servira d'avoir une colonie si près.

AIR : *Un homme pour faire un tableau.*

Quand un amour fatiguera,
Pour le dénouer sans querelle,
A sa belle on proposera
De passer la mer avec elle;
Puis on partira .. l'oubliant,
Comme un maître d'humeur légère
Qui pour perdre un chien trop aimant
Lui ferait passer la rivière.

C'est affreux cela! Aussi nous devrions toutes nous réunir pour faire supprimer Alger... moi, je ne négligerai rien pour cela d'abord...— Et, justement, j'ai des amies qui ont des connaissances à la chambre des députés...

ANDRÉ, *à part.*

Toutes ses amies ont donc des connaissances quelque part?

FANNY.

Mais qu'avez-vous, Caroline? vous paraissez souffrir.

CAROLINE.

Oh! beaucoup.

FANNY.

Il faut employer l'homéopathie, ma chère; c'est excellent; ils ont guéri comme ça notre sylphide d'une gastrite, en lui faisant manger des biftecks. Si vous voulez, je vous enverrai mon médecin... un homme charmant; il vous ordonne toujours ce que vous voulez... — Imaginez-vous qu'il a voulu me faire la cour... mais il est blond; je ne puis pas supporter les blonds.

ANDRÉ.

Et s'il avait été brun?

FANNY.

Ah! c'est différent.

CAROLINE, *vivement.*

Pardon... mais vous deviez aller au bois. je ne voudrais pas vous priver d'un plaisir...

FANNY.

Un plaisir?... Ah! mon Dieu, ma chère, si vous saviez!... je vais au bois parce qu'on dit que c'est distingué. . mais c'est un ennui... rouler toujours tout droit devant soi entre deux rangées de fagots qui ont la prétention d'être des arbres, et en ayant pour perspective une douzaine de *jeunes-France*, qui, la barbe à votre portière, vous offrent leur cœur en style moyen-âge'. . Leurs cœurs! que veulent-ils que j'en fasse, moi? je suis ennuyée du sentiment... je ne veux plus penser qu'à mon art... Oui, ma chère, je répète dans ce moment un ballet qui doit enlever...

Elle marque quelques pas devant le miroir.

ANDRÉ.

Un ballet!... comment, madame?...

CAROLINE, *vivement.*

C'est Fanny, cette bonne Fanny, dont je vous parlais tout-à-l'heure, qui nous a aidées dans notre pauvreté...

ANDRÉ.

Ah!... et mademoiselle est... je conçois!...

FANNY, *à part.*

Qu'est-ce qu'il a donc le cousin, il a l'air vexé.

CAROLINE, *avec intention, regardant André.*

André espérait bien vous voir ici... je lui ai raconté tout ce que vous avez fait pour moi... les soins que vous avez donnés à ma mère!...

FANNY.

Ah! oui... pauvre chère... en avons-nous passé des nuits près d'elle!... c'était bien triste!... et bien, c'est égal, je regrette ce temps-là... — Je n'étais qu'une petite élève de Coulon, et je n'avais pour équipage qu'une paire de socques élastiques; encore ils étaient toujours à raccommoder; mais j'étais sans souci!

AIR : *De sommeiller encor, ma chère.*

A la pauvreté pour remède
N'avais-je donc pas le plaisir?...
Qu'importe le peu qu'on possède
Quand de ce peu l'on sait jouir?
Ah! combien mon cœur vous regrette,

Bonheur aisé trop tôt perdu ;
Beaux jours, où j'aimais la galette
Et les drames de l'Ambigu !

Alors, je n'avais pas de rivalités à combattre... pas de chagrins; je ne connaissais pas les hommes... et maintenant... (*Elle soupire.*) Oh! les hommes!... je les ai en horreur depuis un mois! je ne veux plus en entendre parler... — Quand on a eu des malheurs de cœur!... vous ne connaissez point cela, vous, Caroline, vous avez un adorateur à mettre sous verre... c'est vrai... il est incapable de vous faire des traits, M. Fauvel!

ANDRÉ, *étonné.*

Comment?... M. Armand Fauvel?... l'avocat?

FANNY.

Eh bien, oui...

ANDRÉ.

Mais je croyais... mais j'ignorais... mais il n'est pas marié...

FANNY.

Je sais bien... (*A part.*) Qu'est-ce qu'il a donc? est-il drôle dans la conversation!

ANDRÉ, *à lui-même.*

Mon Dieu!... est-ce que...? ah! je comprends.

Il va prendre son chapeau sur la table.

CAROLINE, *vivement.*

André, restez!

ANDRÉ.

Non... je suis pressé...

CAROLINE.

Je vous en prie, André, il faut que je vous parle.

André s'arrête, tous deux regardent Fanny.

FANNY, *à part.*

Décidément, il y a quelque chose... mais ils veulent être seuls... entre amies, il ne faut pas être gênantes. (*Haut à Caroline.*) Je vous laisse, ma chère... je vais ici à côté, chez mon notaire... je veux qu'il me désigne un banquier qui puisse me donner une traite sur Alger... pour cette pauvre Euphrosine... c'est bien le moins qu'on tire une amie du milieu des Arabes... Au revoir... chère.

CAROLINE.

Au revoir.

Fanny sort, Caroline la reconduit quelques pas. André, qui a regardé autour de lui, s'asseoit et se cache la figure dans ses mains ; Caroline s'approche et se tient debout à ses côtés.

CAROLINE, *d'une voix tremblante.*

Vous n'osez point me regarder... vous rougissez pour moi... (*Voulant lui prendre la main.*) André?...

ANDRÉ, *se levant.*

Laissez-moi m'en aller!...

CAROLINE.

Non... oh! vous m'entendrez! vous, au moins, vous saurez ce qui peut me justifier.

ANDRÉ.

Vous justifier? est-ce que vous en avez besoin avec moi?... Je n'ai aucun droit sur vous, moi... je ne vous ai pas adressé de reproches!... vous avez fait comme les autres!... vous avez voulu être riche...

CAROLINE.

Ah!... vous êtes cruel.

ANDRÉ.

Tenez... laissez-moi m'en aller!

CAROLINE.

Soit, puisque vous aimez mieux me mépriser que me plaindre... je ne vous retiens plus... —adieu.

ANDRÉ.

Ah! si vous me parlez comme ça... si vous pleurez!... — mon Dieu! mon Dieu! pourquoi suis-je revenu?

CAROLINE.

Pourquoi, plutôt, êtes-vous parti?... si vous aviez été là, je ne me serais pas trouvée sans appui, sans protecteur...

ANDRÉ.

Oh! non! j'aimais tant... votre mère!...

CAROLINE.

Après sa mort, André, j'étais restée sans ressources; j'appris un jour que le banquier qui avait causé notre ruine était de retour à Paris. On me conseilla de m'adresser a des hommes de loi pour faire valoir les droits que j'avais contre lui; mais j'étais pauvre, timide... tous, sous divers prétextes, refusèrent de se charger de ma cause... tous... excepté... un seul.

ANDRÉ.

M. Fauvel... je comprends.

CAROLINE.

Lui, il fut touché de mon abandon, il prit en main ma défense... il y consacra son temps, ses lumières, sa fortune même. Il fut obligé d'abord de me voir quelquefois pour me parler d'affaires, et je le recevais comme un ami, avec une tendre reconnaissance (*mouvement d'André*); mais peu à peu, involontairement peut-être, ses visites devinrent plus fréquentes... moi, j'y prenais chaque jour plus de plaisir...

ANDRÉ.

Encore par reconnaissance?... continuez.

CAROLINE.

Enfin je ne tardai pas à m'apercevoir que je l'aimais. (*Mouvement d'André.*) Que vous dirai-je? je le voyais à chaque instant; nous étions toujours seuls; je n'avais personne qui pût me défendre contre mon amour, contre le sien... il perdit le procès qu'il plaidait pour moi contre le banquier qui nous avait dépouillés...

ANDRÉ.

Et il gagna l'autre... Allez, allez toujours.

CAROLINE.

Ah! j'ignorais encore ce qu'une faute entraîne de douleurs à sa suite! Dès que la mienne fut connue, tout ce qui était honnête et pur m'évita; sans que je susse comment, sans que je l'eusse voulu, je me vis entourée de femmes... brillantes, sans doute, mais dont la présence me blessait, et que pourtant je n'avais point le droit de repousser...— Ce n'était rien encore, ma position nouvelle devait me causer bientôt une plus cruelle humiliation.

ANDRÉ.

Comment cela?

CAROLINE.

J'avais appris que mon oncle était arrivé de Philadelphie pour se fixer à Paris; mais je n'avais osé ni le voir ni lui écrire et me rappeler à son souvenir; j'espérais lui cacher jusqu'à mon existence, lorsqu'un jour je reçus une lettre de lui... Oh! rien qu'en y pensant, je sens mon cœur se serrer...

ANDRÉ.

Que contenait-elle?...

CAROLINE.

Je ne puis vous le répéter; c'était un long récit. Portant mon nom, sa fille avait été prise pour moi dans un bal: on s'était étonné de la présence d'une femme compromise; on l'avait laissé voir; enfin, il en était résulté des insultes, et à leur suite une rencontre dans laquelle M. Allard avait frappé son adversaire.

ANDRÉ.

Ah! mon Dieu!

CAROLINE.

Mon oncle, en me rendant responsable de ce malheur, me prévenait qu'il allait quitter un nom déshonoré par moi; il me défendait de rappeler jamais les liens de parenté qui existaient entre nous, et m'avertissait que, si j'osais paraître devant ses yeux, il me tuerait!

ANDRÉ.

Est-ce possible?...

CAROLINE.

Je le savais capable d'accomplir sa menace; ma mère m'avait souvent parlé de sa violence; mais ce n'était point là ce que je craignais, j'étais si malheureuse! — Ah! vous ne savez pas ce que c'est, André, que de vivre dans une atmosphère de honte, de n'avoir pas un parent, un ami que l'on puisse estimer, et à qui l'on ose dire ce que l'on souffre! Aussi, quand je vous ai revu, quand vous m'avez serré la main en me parlant comme autrefois, à moi, désaccoutumée depuis si long-temps d'estime et d'amitié véritable, j'ai tout oublié pendant un instant; pendant un instant, je me suis crue au temps où je vivais près de ma mère... — mais l'illusion a été courte; car où je ne voyais qu'un compagnon d'enfance, j'ai bien vite trouvé un juge; où j'espérais de l'affection, j'ai bientôt rencontré le mépris!

ANDRÉ, *attendri.*

Le mépris?... oh! non, quand j'ai tout appris là, tout-à-l'heure... ça m'a fait mal, c'est vrai!... mais vous mépriser, maintenant que je sais tout!... car enfin ce n'est pas votre faute, c'est la mienne... pourquoi ne suis-je pas resté près de vous? Aussi il ne faut pas m'en vouloir si j'ai été dur tout-à-l'heure: quand on souffre, on ne sait pas ce qu'on dit... Vous me pardonnez, n'est-ce pas?

Il lui tend la main.

CAROLINE, *pleurant.*

Ah! vous êtes bon!

ANDRÉ.

Eh non, je suis juste; — mais voyons, Caroline, est-ce qu'on ne peut rien changer à cette position qui vous est si cruelle? est-ce que celui que vous aimez ne peut pas réparer le mal qu'il vous a fait?

CAROLINE.

Je l'ai espéré long-temps; mais depuis quelques mois je n'ose plus regarder l'avenir.

ANDRÉ.

Quoi! M. Fauvel...

CAROLINE.

Je ne sais ce qui se passe en lui: plus sombre, chaque jour il semble éviter mes questions et jusqu'à mes regards... parfois il redevient plus tendre, comme s'il était pris d'un subit accès de pitié; puis, un sentiment contraire l'éloigne et lui rend sa tristesse silencieuse. J'ai eu recours aux prières, aux larmes; tout a été inutile.

ANDRÉ.

Je la verrai, moi.

CAROLINE.

Que dites-vous?

ANDRÉ.

Oui, je connaîtrai la cause de ce changement; puisque je n'ai pas su vous préserver en restant, je veux au moins que mon retour nous serve à quelque chose. Oh! ne craignez rien, je lui parlerai comme à l'homme que vous aimez, je lui demanderai de vous donner une position dans le monde, de vous rendre le repos qu'il a détruit.

CAROLINE.

Oh! mon ami!

ANDRÉ.

Songez quelle joie pour moi si je réussis!... si après vous avoir trouvée ici désolée et compromise, je vous laisse tranquille, honorée...

AIR: *Ainsi que vous, je veux, mademoiselle.*

Je veux que pour vous être utile
Le sort m'ait conduit en ce lieu!
Et vous laisser, quand je m'exile,
Le bonheur du moins pour adieu!
Si votre cœur de ma tendresse
N'est pas toujours souvenu,
Ce bonheur désormais sans cesse
Vous dira que je suis venu.

CAROLINE.

Ah!

ANDRÉ.

Laissez-moi faire!... justement M. Fauvel

avait rendez-vous aujourd'hui chez M. Durmont... Il est l'avocat de notre société. (*Il regarde sa montre.*) Il doit y être encore... je cours le chercher!... Adieu, Caroline... (*Il va pour l'embrasser, puis s'arrête et lui serre seulement la main.*) Ayez bon espoir...

Il sort.

SCENE IV.

CAROLINE, *seule*.

Cœur simple et dévoué!... ah! lui aussi méritait d'être aimé!... Que de souvenirs sa vue m'a rappelés!... quand il s'est montré là tout-à-l'heure, quand j'ai entendu sa voix... il m'a semblé que tout le passé allait revivre... Mais je ne dois songer ni au passé ni à l'avenir!... — le présent... rien que le présent, le reste appartient à Dieu!... — Tâchons d'être heureuse une heure!... — Armand a dit qu'il viendrait aujourd'hui... je ne veux point penser à autre chose... ah! quand je le vois... j'oublie tout... mais je ne me trompe pas... une voiture s'est arrêtée. (*Elle va à la fenêtre.*) C'est la sienne... (*Courant à Armand qui entre par le fond.*) Ah! Armand!...

SCENE V.

CAROLINE, ARMAND.

ARMAND.

Bonjour, Caroline. (*Il l'embrasse sur le front. A part.*) Comment l'instruire?... il le faut pourtant!... (*Haut.*) Vous venez de recevoir une visite...

CAROLINE.

En effet... un ami d'enfance, qui a découvert par hasard ma demeure.

ARMAND.

André Bernier?...

CAROLINE.

Oui...

ARMAND.

Et l'avez-vous reçu?...

CAROLINE.

Sans doute...

ARMAND.

Voilà ce que je redoutais... j'aurais dû vous avertir, vous épargner cette entrevue...

CAROLINE.

Rassurez-vous, mon ami, elle n'a rien eu de pénible pour moi: André a été bon et indulgent... il sortait pour vous voir...

ARMAND.

Moi?... Vous lui avez donc dit...

CAROLINE.

Je lui ai tout avoué.

ARMAND.

J'en étais sûr: encore une personne de plus dans votre confidence!...

CAROLINE.

Que pouvez-vous craindre d'André?

ARMAND.

Mon Dieu! que sais-je?... une parole imprudente, une indiscrétion, qui peuvent... vous compromettre.

CAROLINE.

Ah! vous la connaissez mal!... Que m'importe d'ailleurs maintenant ce que pourra dire le monde?... Le monde, c'est vous, Armand, il n'en existe plus d'autre pour moi.

ARMAND, *un peu embarrassé*.

A la bonne heure... Caroline... mais, moi... j'ai une famille... des relations... je suis obligé de ménager les préjugés, et si l'on connaissait notre liaison...

CAROLINE.

Elle vous ferait rougir, n'est-ce pas? Je comprends... en effet, vos amis pourraient vous railler de votre constance! dans le monde, les mères seraient plus froides avec vous, les filles moins aimables... vous auriez quelques invitations de bal de moins, peut-être!... Ah! je n'avais point pensé à toutes ces douleurs...

ARMAND.

Vous ne voulez rien comprendre!

CAROLINE.

Oh! pardonnez-moi!... je comprends que votre réputation est plus précieuse que la mienne... que vous avez bien voulu que je me perdisse pour vous, mais que vous ne voulez pas vous compromettre pour moi... je comprends que vous avez honte de mon amour.

ARMAND, *allant s'asseoir sur le canapé*.

Je n'ai rien à répondre à de pareils reproches...

CAROLINE, *impétueusement*.

Armand!... (*Elle se maîtrise, s'approche d'Armand, et lui dit très-doucement en joignant les mains.*) Armand... je vous en prie... n'ayons point de querelles.

ARMAND.

Vous les cherchez.

CAROLINE, *d'une voix tremblante et se maîtrisant*.

Eh bien!... j'ai tort... si vous saviez comme mon cœur a besoin de repos... comme il était disposé à la joie quand vous êtes arrivé! Je ne sais pourquoi nos paroles deviennent toujours amères!... c'est ma faute, sans doute!... pardonnez-moi... (*Elle se met à genoux devant le canapé.*) Tiens, me voilà à tes pieds... m'en veux-tu encore?

ARMAND, *avec une tendre pitié*.

Comment le pourrais-je?

CAROLINE, *avec passion*.

Ah! je t'aime tant, je t'aime tant!... Si tu savais... il y a des heures où je me reproche de n'avoir point assez fait pour te prouver mon amour... Tu vas me trouver folle, si je te dis cela... mais souvent, quand je suis seule, je rêve à quelque

grand sacrifice que je voudrais te faire; j'invente tous bas des romans, dans lesquels je me dévoue pour toi, et où je meurs en te faisant heureux!

ARMAND, *attendri*.

Pauvre chère!... (*Il l'embrasse au front.*) Et moi, je t'afflige sans cesse..... Ah! je voudrais que tu ne m'eusses jamais connu!

CAROLINE.

Que dis-tu? Regrettes-tu donc le bonheur que ton amour m'a donné?...

ARMAND.

Je pense à ce qu'il t'a déjà causé de souffrance... à ce qu'il t'en causera encore!... Oh! non, Caroline, on voudrait le nier en vain; il y a toujours de l'amertume au fond de ces amours qu'on ne peut avouer. Vois quelle est notre vie!... sans cesse des querelles... des larmes... parce que notre ame n'est jamais tranquille ni satisfaite!... nous n'osons nous montrer ensemble, nous ne pouvons nous voir qu'à la dérobée, comme des coupables, et il nous est défendu d'espérer un avenir plus calme!... (*Avec plus d'embarras, et sans regarder Caroline.*) Puis... tu as vu comment ont fini autour de nous toutes ces liaisons... on les noue imprudemment dans la jeunesse, on veut les croire sérieuses, on s'y oublie... mais enfin... un jour vient où les illusions se dissipent, où la passion cède à la nécessité, où il faut rentrer dans la vie réelle pour y prendre sa place... alors viennent des séparations cruelles, mais indispensables... auxquelles il eût été sage de se préparer d'avance...

Pendant qu'Armand parle, Caroline s'est redressée peu à peu sur ses genoux; au moment où il finit, elle est droite et pâle devant lui, une main appuyée sur le canapé.

CAROLINE.

Ah!...

ARMAND.

Qu'avez-vous, Caroline?

CAROLINE.

J'écoute... achevez.

ARMAND, *se levant*.

Vous n'êtes pas assez calme..

CAROLINE.

Achevez... oh! je vous en prie... qu'alliez-vous me dire?...

ARMAND.

Rien...

CAROLINE.

Je veux tout savoir, vous dis-je.

ARMAND.

Une autre fois...

CAROLINE, *impétueusement*.

Non... non... sur-le-champ!... vous avez donc peur de parler? O mon Dieu! il me jette au cœur un soupçon horrible, et quand je lui demande d'achever, il me répond: Une autre fois! Mais c'est de la cruauté, cela!... mais vous prenez donc plaisir à me faire mourir?... Pourquoi prononcer le mot de séparation? Que vouliez-vous dire?... Mais parlez donc... je le veux... je le veux!

ARMAND.

Silence!... on vient...

SCENE VI.

LES MÊMES, ANDRÉ.

ARMAND, *à part*.

Bernier!

ANDRÉ, *l'apercevant*.

Ah! justement, je vous cherchais...

ARMAND.

On vient de me le dire, monsieur.

ANDRÉ.

J'espérais vous rencontrer dans nos bureaux; mais je n'y ai trouvé que cette lettre de M. Durment... où il est question de vous.

ARMAND.

De moi?

ANDRÉ.

Oui.

ARMAND.

Ah! pour cette affaire que je poursuis.

ANDRÉ.

Non... pour autre chose... (*A part, à Caroline.*) Caroline, laissez-nous...

CAROLINE, *étonnée*.

Vous voulez...?

ANDRÉ, *embarrassé*.

Je désire parler à M. Feuvel... vous savez que je vous l'avais promis.

CAROLINE, *intriguée*.

Je vous laisse, alors... je me retire...

Elle sort avec peine, André la reconduit, et s'assure qu'elle est partie.

ARMAND.

Pourquoi ce mystère? qu'avez-vous donc à me dire?

ANDRÉ.

Lisez la fin de cette lettre que m'adresse Durmont! (*Il lit haut en lui faisant suivre sur la lettre.*) « Complimentez de ma part Armand Feuvel » sur son mariage avec Mlle Adèle Cléry. » (*Mouvement d'Armand.*) Eh bien?...

ARMAND.

Cette lettre dit la vérité, monsieur.

ANDRÉ.

La vérité!... Et que deviendra Caroline, si vous en épousez une autre?

ARMAND.

Monsieur... cette question...

ANDRÉ.

Vous étonne, n'est-ce pas?... mais j'ai droit de la faire... vous ne savez point que Caroline a été élevée avec moi... qu'elle est presque ma sœur elle n'aura pas en vain compté sur mon appui.

ARMAND.

Brisons là, de grâce!

ANDRÉ, *s'animant.*

Oui, je sais que dans le monde on peut abandonner une femme qui s'est donnée à vous avec confiance.

ARMAND.

Assez.

ANDRÉ, *plus animé.*

On peut oublier ses promesses....

ARMAND.

C'est une insulte, et je ne souffrirai pas...

ANDRÉ.

Une provocation ?

ARMAND, *avec emportement.*

Monsieur!... (*se maîtrisant*) je pourrais vous prendre au mot... m'exempter de répondre en me montrant offensé... je pourrais, au lieu de me justifier, demander raison de doutes injurieux... mais c'est à celui qui a eu des torts d'être patient... vous avez dit que Caroline était une sœur pour vous, monsieur, eh bien... je vous parlerai comme à son frère!... quand vous m'aurez entendu, vous serez libre de me juger... je ne reculerai devant aucune conséquence de ma fatale position.

ANDRÉ.

Cette position... n'est-ce point vous qui l'avez faite?

ARMAND.

Et savez-vous si j'ai pu l'éviter?... Ah! ne croyez pas que je cherche à rejeter ma faute sur celle qui en souffre le plus!... J'ai été coupable sans doute en acceptant son amour; mais enfin je ne l'avais point cherché!... l'intérêt et l'amitié m'attiraient seuls près de Caroline: protéger est l'ambition de la jeunesse; j'étais heureux de l'entendre me remercier du peu que je faisais pour elle; mais l'expression de sa gratitude devint bientôt plus vive; je ne pus me méprendre sur les sentimens que la reconnaissance avait éveillés dans ce cœur généreux! je me laissai entraîner par le charme de cette affection imprévue... je crus la partager... là est mon tort.

ANDRÉ.

Il fallait au moins en accepter les conséquences.

ARMAND.

Ah! je le voulais, monsieur; mais je ne tardai pas à reconnaître que j'avais cédé à un entraînement plutôt qu'à une inclination. Caroline me reprocha de répondre mal à sa tendresse, je sentais qu'elle avait raison; je me trouvais ingrat envers elle... et pourtant je ne pouvais changer. Alors vinrent les soupçons, les tristesses, les querelles...

ANDRÉ.

Et trois années s'écoulèrent ainsi?

ARMAND.

Trois années, monsieur!... quand les chagrins ne venaient pas de nous-mêmes, ils venaient du dehors! Enfin le hasard me fit connaître M[lle] Adèle Cléry... les mouvemens du cœur ne s'expliquent ni ne se justifient; elle éveilla en moi des sentimens que je n'avais jamais éprouvés... Prévoyant les chagrins que je me préparais, je voulus résister à cette première impression; mais ce fut en vain. Ma mère, à qui j'avais laissé deviner involontairement mon amour, y applaudit et s'occupa, sans m'en avertir, de le faire agréer.

ANDRÉ.

Et vous n'avez pas craint le désespoir de Caroline?

ARMAND.

Pouvez-vous le croire, monsieur? Cette pensée ne m'a pas quitté un seul instant depuis six mois!... et cependant il y avait trop peu de bonheur dans notre attachement pour que tôt ou tard une séparation ne fût pas nécessaire entre nous: je me disais que Caroline avait dû le comprendre comme moi; j'espérais qu'elle s'y était peut-être préparée en secret; je savais qu'il y aurait pour tous deux un moment cruel; mais je comptais sur sa force, sur sa générosé, sur le hasard; que sais-je? sur tout ce qu'on espère quand on souffre et qu'on désire. — Voilà la vérité, monsieur: voyez si ma faute n'a point d'excuse, et si la fatalité ne m'a point entraîné! Vous avez mon âge; jugez-moi d'après vous-même; qu'auriez-vous fait à ma place?... j'en appelle à votre loyauté.

ANDRÉ, *embarrassé.*

J'aurais... certainement... tout ce que vous venez de me dire... je conçois... mais Caroline... Caroline... monsieur, comment lui apprendre...?

ARMAND.

Songez-y, lors même que ce mariage n'aurait point lieu, je ne pourrais feindre plus long-temps un amour que je ne ressens pas... (*Caroline entre.*) Une rupture est donc toujours inévitable.

SCENE VII.

LES MÊMES, CAROLINE.

ANDRÉ, *à part.*

C'est juste.

ARMAND.

En la retardant, seulement elle peut compromettre mon mariage et faire trois malheureux au lieu d'un seul!

CAROLINE, *à part.*

Que dit-il?

ANDRÉ.

Mais cette demoiselle Cléry... vous l'aimez donc bien?

ARMAND.

Ah! monsieur, plus que tout!

CAROLINE, *jetant un cri.*

Ah!

ARMAND *et* ANDRÉ.

Dieu!

CAROLINE, *s'élançant impétueusement vers Armand.*

Ai-je bien entendu?... vous aimez... vous allez vous marier?...

ARMAND.

Caroline...

CAROLINE.

C'est vrai... oh! mon Dieu!...

ARMAND.

Écoutez, je vous en conjure.

CAROLINE.

C'est vrai... ah! je comprends tout maintenant... ce qu'il me disait là tout-à-l'heure!... en épouser une autre... mais cela ne peut être... cela ne sera pas!

ARMAND.

Écoutez-moi!

CAROLINE.

Non... Oh! vous avez pensé qu'on pouvait m'abandonner, moi, pauvre fille sans famille, sans appui... vous vous êtes dit : Si elle souffre trop, elle se tuera! vous y avez compté peut-être.

ARMAND, *blessé.*

Ah!

CAROLINE.

Mais je ne veux pas! je veux vivre! je veux être heureuse! je défendrai mes droits...

ARMAND.

De grâce...

CAROLINE.

Oh! vous voyez, je vous dis cela sans colère, sans désespoir. Regardez! mes yeux sont secs, je suis tranquille.

Elle fond en larmes.

ARMAND.

Je comprends vos reproches..

CAROLINE.

Pourquoi donc? N'avez-vous pas d'excuses préparées? mentir à un homme, déshonoré... mais une femme! on peut la tromper.

ARMAND, *s'approchant.*

Caroline...

CAROLINE, *reculant.*

Ah! laissez-moi, vous me faites horreur.

Elle se laisse tomber sur le canapé.

ARMAND.

Je reviendrai quand vous serez en état de m'entendre.

Il sort.

CAROLINE.

Il s'en va... Oh! je sens que je deviens folle... il en aime une autre! Mais qui est-elle, cette femme? il a dit son nom, et dans mon trouble..: (*A André.*) Vous le savez?

ANDRÉ, *embarrassé.*

Moi!

CAROLINE.

Je veux le connaître.

ANDRÉ.

Silence! on vient.

CAROLINE, *avec un mouvement d'impatience.*

Qu'est-ce qu'on me veut?

SCENE VIII.

LES MÊMES, FANNY.

FANNY.

Eh bien! qu'y a-t-il donc? qu'avez-vous, ma chère?

ANDRÉ, *brusquement.*

Rien.

FANNY.

Mais pardonnez-moi! que s'est-il passé? M. Armand sortait comme un fou : j'ai eu beau l'appeler pour lui demander s'il connaissait ce banquier dont on vient de me donner l'adresse... ah! bien, oui!...

ANDRÉ, *avec intention et cherchant à détourner son attention de Caroline.*

Vous avez affaire à un banquier?

FANNY.

Vous savez... pour une traite sur Alger.

ANDRÉ, *avec distraction.*

Oui, oui.

FANNY.

Au fait... vous connaissez cela peut-être. M. Cléry.

CAROLINE, *se levant vivement.*

Cléry, Cléry, c'est cela! Son adresse?

FANNY.

La voilà!

CAROLINE, *la prenant.*

Donnez... oui, oui... il le faut...

FANNY, *étonnée.*

Eh bien!

CAROLINE, *prenant son schall et son chapeau sur un fauteuil au fond.*

Une voiture...

FANNY.

La mienne est en bas, si vous voulez...

CAROLINE.

Soit! merci.

ANDRÉ.

Je ne vous quitte pas.

Ils sortent tous deux vivement.

FANNY.

Comment... monsieur!... ils s'en vont... Ah çà! mais ils sont tous devenus fous!...

FIN DU PREMIER ACTE

ACTE DEUXIEME.

Le théâtre représente un salon chez M. Cléry. A gauche, en fond, un guéridon sur lequel se trouve une tapisserie ; à droite, une table encombrée par des cartons et une corbeille de mariage

SCENE PREMIERE.

ADÈLE, Mme MOIROT, LOUISE, *puis* CLÉRY.

ADÈLE.

Oh! voyez, ma tante, encore un écrin!

Mme MOIROT.

Des fourrures, des dentelles!

ADÈLE.

Dieu, que c'est beau! Mais pourquoi donc mon père ne vient-il pas? (*A Louise*) Louise! vous ne l'avez pas averti?

LOUISE.

Pardonnez-moi, mademoiselle; mais M. Cléry est occupé.

ADÈLE.

A quoi donc?

LOUISE.

A gronder.

ADÈLE.

Ah! (*S'approchant de Louise.*) Qu'est-il donc arrivé?

LOUISE.

Monsieur vient de renvoyer le cocher.

ADÈLE, *à part.*

Mon Dieu! toujours ses emportemens, qui lui font tant de mal!

LOUISE

Entendez-vous?

CLÉRY, *en dehors.*

Qu'il s'en aille, ou je le jette par la fenêtre. (*Il entre.*) Être toujours trompé, volé, pillé!... mais ce Paris, c'est un coupe-gorge, un bagne, un... (*Il aperçoit Adèle qui le regarde, et dit en se radoucissant tout-à-coup.*) Qu'est-ce que tu veux?

ADÈLE, *s'approchant, avec caresse.*

Mon père! comme vous êtes fâché!

CLÉRY.

Le moyen de ne pas l'être? tout va de travers, tout se réunit pour m'impatienter.

AIR *de l'Apothicaire.*

Mes commis quittent le bureau,
Hier ma calèche se brise,
Enfin mon cheval le plus beau
D'être malade aussi s'avise;
C'est donc votre faute à vous tous
Si je sors de mon caractère,
Par nature je suis fort doux!...

ADÈLE.

Quand vous n'êtes pas en colère.
Mon père, vous êtes fort doux
Quand vous n'êtes pas en colère.

CLÉRY.

Ah çà! vas-tu me faire la leçon maintenant?... Au fait, tu aurais raison... je m'emporte!... mais c'est plus fort que moi!... une vieille habitude de marin... J'ai toujours vécu avec des matelots ou des nègres... des gens qu'on mène... (*Il fait le geste de frapper.*) Ouf!... ça m'a troublé.

Il s'asseoit

ADÈLE.

Voyez, mon père... vous vous rendez malade.

CLÉRY.

Non... voila qui est fini... Mais je t'ai dérangée... Tu étais là en extase devant la corbeille de mariée... avec ma belle-sœur... Ça te rend bien heureuse, n'est-ce pas, ces chiffons?

ADÈLE, *confidentiellement.*

Il y a trois cachemires!

CLÉRY.

Vraiment!... Je parie que depuis que tu les as vus, ton amour pour M. Fauvel a monté de vingt-cinq pour cent.

ADÈLE, *se récriant.*

Oh!

CLÉRY, *se levant.*

Eh! mon Dieu!... tu es femme, et, à ce titre, charmée de rendre tes compagnes jalouses... Il faut bien les faire un peu enrager... A quoi servirait, sans cela, d'avoir de bonnes amies?

ADÈLE.

Ne dirait-on pas que j'épouse M. Fauvel par coquetterie?... Ah! c'est mal, mon père... vous qui savez...

CLÉRY.

Que tu fais un mariage d'inclination?... Pardieu! à qui le dis-tu?... Aurais-je, sans cela, consenti à te faire épouser un avocat?... Tu sais bien que je ne peux pas les souffrir... — Des vielles organisées, qui chantent perpétuellement les mêmes airs et vont toujours, pourvu qu'on paie!...—Oh! tu vas dire que c'est un préjugé de planteur américain; mais j'ai beau être redevenu un homme civilisé... un banquier... les marchands de paroles me sont antipathiques...—Je ne dis pas cela pour Armand: il me plaît, tu le sais... Puis, le moyen de se refuser à ce mariage... de résister à une petite fille qui maigrit, devient pâle et ne dort plus?... (*Tendrement et lui prenant la main.*) Tu l'aimes donc bien?

ADÈLE.

Oh! je puis l'avouer, maintenant que vous avez approuvé cette affection... Si vous vous étiez refusé à notre mariage, j'aurais obéi; mais je...

CLÉRY.

Eh bien?...

ADÈLE.

Eh bien!... je crois que je n'aurais pu vivre sans lui.

CLÉRY.

Pauvre enfant!... je le crois comme toi; car tu ressembles à ta mère... un cœur doux et soumis, mais qui s'attache à jamais!... Eh bien! moi aussi, ce mariage me sourit...— Toi, tu porteras du moins un nom honorable... que personne n'aura souillé.

ADÈLE.

Mon père!..

CLÉRY.

Non... je voudrais en vain me débarrasser de ce souvenir!... Je n'ai pu encore me décider à en parler à Fanvel... Il faudra bien pourtant qu'il sache, avant votre mariage, pourquoi j'ai pris ce nom de Cléry... qui était celui de ta mère... — Oh! quand je pense que tu as eu à rougir d'une erreur insultante!... que toi, ma chère et pure enfant, tu as été prise pour...

ADÈLE.

Je vous en prie!...

CLÉRY.

Il me prend des rages contre la malheureuse qui a été la cause... Et dire que c'est la fille de mon frère, si plein d'honneur, ma nièce à moi, qui n'ai rien à cacher dans ma vie!... Je voudrais... oui, vois-tu, j'ai peur parfois que le hasard ne me la fasse rencontrer... parce que, si je la voyais, je ne répondrais pas de moi!...

ADÈLE.

Mon Dieu! encore ces pensées, mon père!

CLÉRY.

C'est vrai, j'ai tort... Je ferais bien mieux de m'occuper que de ton mariage... comme ta tante... Elle ne s'amuse pas à faire la revue de ses mauvais souvenirs, elle!... Elle ne pense qu'à la noce, et elle est aussi heureuse que toi.

Mme Moirot a tout ramassé dans la corbeille pendant la conversation, et aidé Louise à tout apporter dans la chambre d'Adèle, à gauche.

ADÈLE.

Elle m'a vue naître et grandir... Elle m'aime comme sa fille.

CLÉRY.

Et elle te gronde en conséquence; car nous nous ressemblons.

AIR : *J'ai vu le Parnasse des dames.*

Comme moi d'humeur fort mauvaise,
Ta tante est prompte à s'irriter :
Aussi, quand l'un de nous s'apaise,
L'autre commence à s'emporter.

ADÈLE.

Oui; mais combien je lui suis chère!...
Elle m'a grondée en tout temps,
Mais c'était à titre de mère...

CLÉRY.

Nous sommes donc tous ses enfans.

ADÈLE.

Prenez garde!... la voici; et vous savez qu'elle s'imagine toujours qu'on se parle en secret pour se cacher d'elle.

Mme Moirot rentre.

CLÉRY.

C'est vrai; elle ne s'est pas encore aperçue qu'elle n'entendait plus.

Mme MOIROT.

Qu'est-ce que vous dites-là, Adèle?

ADÈLE.

Rien, ma marraine.

Mme MOIROT.

Encore des chuchoteries avec mon frère.

CLÉRY, *à part.*

C'est ça!... le temps a changé; elle n'entend plus rien.

Mme MOIROT.

Je sais bien que j'ai l'oreille un peu dure; mais aussi on a toujours l'air de conspirer ici... Je ne comprends rien à cette nouvelle mode... Tout le monde s'est mis à parler bas depuis quelque temps.

CLÉRY.

Depuis qu'elle est sourde.

Mme MOIROT.

Mais à propos, est-ce que vous n'allez pas chez le notaire, pour le contrat?

CLÉRY.

Quand M. Fanvel sera arrivé.

Mme MOIROT.

Ça n'est pas pressé?... Pourquoi donc?

CLÉRY, *riant plus fort.*

J'attends le prétendu.

Mme MOIROT.

C'est convenu.

CLÉRY.

Ah! ma foi, j'y renonce.

Mme MOIROT.

Vous dites que vous ne me ferez pas de réponse?

CLÉRY.

Si j'ai parlé de cela?

Mme MOIROT, *choquée.*

Savez-vous que c'est une impertinence, ce que vous dites là, mon frère?

CLÉRY.

Mais puisque je n'ai point parlé.

Mme MOIROT.

Indigne d'un homme bien élevé.

CLÉRY.

Mais puisque je n'ai pas...

Mme MOIROT, *s'animant.*

Et je ne souffrirai pas que vous me manquiez d'égards.

CLÉRY, *près d'éclater.*

Décidément... il vaut mieux se taire.

Mme MOINOT, *exaspérée.*

A-t-on jamais vu?... parler de la sorte à une

femme !... (*Cléry lève les mains au ciel avec une colère contenue.*) Oh ! vous ne me ferez pas peur ; vous aurez beau crier...

CLÉRY.

Je ne dis rien.

Mme MOIROT.

Vous croyez que je vous céderai comme tout le monde, tyran !...

CLÉRY, *en colère.*

Ah çà ! mais c'est trop fort... Je me fâcherai à la fin.

ADÈLE, *s'interposant ; à son père.*

De grâce !

Mme MOIROT.

Allez donc !... entêté !

ADÈLE, *cherchant à arrêter Mme Moirot.*

Je vous en prie...

CLÉRY.

Impertinente !...

ADÈLE.

Ah !...

Mme MOIROT.

Vous n'êtes qu'un brutal !

ADÈLE.

Ma tante !...

CLÉRY.

Et vous,.. une vieille folle !

ADÈLE.

Mon père !...

Mme MOIROT.

Laisse-le... laisse-le... je lui tiendrai tête .. moi !...

ADÈLE, *à Cléry.*

Je vous en prie...

CLÉRY, *furieux.*

Non... je veux...

ADÈLE.

Songez donc qu'elle ne vous entend pas.

CLÉRY, *se maîtrisant.*

C'est juste ; elle a tous les avantages sur moi.

Adèle, s'approchant confidentiellement de Mme Moirot, lui fait signe qu'il faut ménager son père et avoir égard à sa mauvaise tête.

Mme MOIROT, *se radoucissant.*

Oui, oui... je sais bien qu'il faut lui passer quelque chose... Il a un si mauvais caractère !...

CLÉRY, *se détournant.*

Hein !...

ADÈLE, *vivement.*

Rien... (*Prenant son père à part.*) M. Fauvel va arriver, mon père, et s'il vous entendait...

CLÉRY.

Tu as raison... Il ne faut pas laisser voir de querelles domestiques à un homme qui va se marier ça pourrait lui faire faire des réflexions.

Mme MOIROT, *triomphante.*

Je l'ai réduit au silence !... Il faut ça... Une femme se doit à elle-même de ne jamais céder... (*Haut.*) A propos, le prétendu tarde bien aujourd'hui !

Adèle est allée à la fenêtre ; elle laisse échapper une exclamation.

ADÈLE.

Ah !

CLÉRY, *sans se détourner.*

Le voici qui arrive?

Mme MOIROT.

Plaît-il?

CLÉRY, *à Adèle.*

N'est-ce pas, Adèle, que c'est lui?

ADÈLE.

Ah ! mon père, vous remarquez tout.

SCENE II.

LES MÊMES, ARMAND.

Mme MOIROT.

Eh ! arrivez donc !

ARMAND.

Me voilà, monsieur Cléry. (*Il lui donne la main.*) Adèle, pardon d'avoir tardé... c'est bien malgré moi.

Mme MOIROT.

Je vais dire que l'on prépare le cabriolet, mon frère?

CLÉRY.

C'est cela. (*Mme Moirot sort. A Armand.*) En vous attendant, je faisais enrager votre fiancée pour passer le temps.

ARMAND.

Est-ce vrai?

ADÈLE.

Très-vrai.

CLÉRY.

A propos, je vous avertis qu'elle est fort en colère contre vous.

ARMAND.

Pourquoi donc?

CLÉRY.

Vous aviez promis de venir hier soir.

ARMAND.

En effet, une affaire imprévue m'a retenu.

CLÉRY.

Je le lui ai dit ; mais les femmes ne comprennent pas que l'on ait à s'occuper d'autre chose que de leur faire des madrigaux.

ADÈLE.

Pardonnez-moi, mon père ; mais M. Armand travaille trop.

CLÉRY.

Jamais trop... ne faut-il pas qu'il utilise ses talens, son activité, au lieu de se ruiner, comme tant d'autres, à entretenir des vices élégans? (*Adèle remonte le théâtre pour donner un ordre à Louise, qui passe dans le fond.*) Le travail est la meilleure sauve-garde, et c'est grâce à lui qu'au milieu de toutes les folies de notre jeunesse à barbes, Fauvel est resté sans reproches.

ARMAND.

Oh !

CLÉRY.

Sans reproches... j'ai pris mes informations.

ARMAND.

Comment?

CLÉRY.

J'ai toujours eu le ridicule de tenir aux mœurs,

moi; je sais comment se font les mariages du monde! Une pauvre enfant bien candide, bien aimante, donne toute son ame à un mari blasé, qui la prend comme une sorte de maîtresse légitime, l'aime huit jours, puis retourne à quelque ancienne liaison! Aussi, malgré la préférence d'Adèle, je vous l'aurais refusée, si je n'avais su que vous étiez libre! Vous trouverez peut-être que je suis bien sévère, bien précautionneux; mais je l'aime part, cette enfant!... (*Adèle revient près de son père.*) Ne lui faites pas de chagrin au moins; car je serais homme à aller décrocher ma vieille épée de mon ebevet. (*Il tend la main à Armand.*) Ce sera inutile, n'est-ce pas?

ARMAND.

Je l'espère, monsieur.

CLÉRY.

Mais je cause là, et le notaire nous attend; je vais prendre les papiers nécessaires; puis nous tantôt.

ARMAND.

Je suis à vos ordres!

SCENE III.

LES MÊMES, *excepté* CLÉRY.

ADÈLE, *à Armand.*

Eh bien! qu'avez-vous done?

ARMAND, *sortant de sa préoccupation.*

Moi? rien!

ADÈLE.

Ne soyez pas triste aujourd'hui, je vous en prie!

ARMAND.

Comment le serais-je, si vous êtes heureuse!

ADÈLE.

Oh! je ne sais pas, mais je ne me sens pas vivre... j'ai envie de chanter, puis de pleurer, puis de rire; j'ai envie surtout que vous soyez là!

ARMAND.

Adèle, que vous êtes bonne et tendre! Ah! que j'aurais voulu vous connaître plus tôt, il y a trois ans!

ADÈLE.

Non, vous m'auriez trouvée maussade; je venais de sortir de pension avec un grand prix d'orthographe: car vous ne soupçonnez pas tout votre bonheur!... je suis très-forte sur les participes! Cette chère pension, comme j'y ai été heureuse! c'est là que j'ai connu Hortense et Louise.

ARMAND.

Vos deux amies? je ne les ai pas encore vues.

ADÈLE.

Elles sont à Paris depuis hier.

ARMAND.

En vérité?

ADÈLE.

Elles dînent avec nous aujourd'hui. Si vous saviez comme elles ont été heureuses en apprenant mon mariage! Je vous montrerai leurs lettres: ce sont des sœurs pour moi; vous serez aussi leur frère, n'est-ce pas?

ARMAND.

Ah! de tout mon cœur.

ADÈLE.

Je suis heureuse d'ajouter ainsi une famille à votre famille, des amis à vos amis! C'est si doux d'augmenter le nombre de ceux qui nous aiment, qui nous veulent du bien!

ARMAND.

Ah! oui, Adèle, s'aimer librement, porter le même nom, pouvoir se montrer partout ensemble, confondre toutes ses affections, toutes ses joies, toutes ses espérances; rien ne peut remplacer cela.

ADÈLE.

Ah! que vous parlez bien aujourd'hui!

SCENE IV.

LES MÊMES, Mme MOIROT.

Mme MOIROT.

Adèle!... Adèle!...

ADÈLE.

Ma marraine.

Mme MOIROT.

Ta couturière vient d'arriver avec ta toilette de noce; je l'ai fait entrer dans ta chambre... vite... il ne faut pas faire attendre les artistes.

ADÈLE.

Ah! j'y vais. (*A Armand.*) Vous voulez bien?... c'est encore m'occuper de vous.

ARMAND, *lui baisant la main.*

Allez... je vous en prie!

Mme MOIROT, *à Armand.*

Et vous, vite... mon frère vous attend.

ARMAND.

Fort bien.

Il va pour sortir par le fond.

Mme MOIROT, *lui montrant le côté droit.*

Par le jardin... le cabriolet attend à la petite porte... c'est toujours par là que M. Cléry monte en voiture.

ARMAND, *saluant.*

Mille grâces.

Il lui baise la main, et il sort par la droite.

SCENE V.

Mme MOIROT, *seule.*

Voilà un jeune homme bien élevé; il n'a qu'un défaut, c'est de parler bas comme les autres!... un avocat, c'est étonnant! Chère Adèle, pourvu qu'elle soit heureuse!

Elle s'assied près du guéridon au fond, et se met à travailler, le dos tourné à la porte du fond.

SCENE VI.

Mme MOIROT, ANDRÉ; *puis* CAROLINE.

ANDRÉ, *entrant sans voir Mme Moirot.*

Personne dans l'antichambre!... Caroline a consenti à m'attendre en bas, dans la voiture... mais si je tarde... (*Apercevant Mme Moirot.*) Ah! voici quelqu'un (*Il s'approche de Mme Moirot en saluant et en toussant.*) Hem... hem... madame... j'ai bien l'honneur... (*A part.*) Elle ne bouge pas: (*Haut.*) Madame, mille pardons. (*A part.*) Rien.

Il s'approche davantage.

Mme MOIROT, *levant les yeux*

Ah! (*Elle regarde André.*) Monsieur.

ANDRÉ.

Monsieur Cléry.

Mme MOIROT.

Plaît-il?

ANDRÉ, *à part.*

Ah! je comprends, elle a l'oreille paresseuse. (*Lui criant à l'oreille.*) M. Cléry!

Mme MOIROT, *reculant.*

Eh! mon Dieu, monsieur, je ne suis pas sourde, j'entends très-bien; vous venez pour louer l'appartement.

ANDRÉ, *étonné.*

Hein!

Mme MOIROT.

Il est fraîchement décoré, monsieur... huit pièces... On va vous conduire.

ANDRÉ.

Qu'est-ce qu'elle dit donc? mais, madame, ce n'est pas cela.

Mme MOIROT.

Cela ne vous convient pas? alors il y a le quatrième qui est plus petit; du reste il faut voir. (*Elle sonne.*) Mille pardons, monsieur.

Elle sonne.

ANDRÉ.

Mais elle est sourde comme la statue du Pont-Neuf! (*Il crie.*) Madame... madame. (*Mme Moirot va à la porte sans l'entendre.*) Comment savoir où est M. Cléry? — Ah! voilà!

Il tire un carnet de sa poche et écrit.

Mme MOIROT.

Qu'est-ce qu'il fait donc, ce monsieur?

ANDRÉ, *présentant son carnet.*

Madame...

CAROLINE, *entrant, à part.*

Ah! je ne puis attendre plus long-temps.

Mme MOIROT.

Hein? qu'est-ce que c'est que cela? (*Elle lit.*) « Je demande où est M. Cléry. »

ANDRÉ.

Oui, M. Cléry.

Mme MOIROT.

Mais il fallait donc le dire! A-t-on jamais vu cette manie d'écrire... comme si je n'entendais pas le français? Il n'est pas ici, M. Cléry; il est chez le notaire, M. Garnier, avec son gendre.

CAROLINE.

Dieu!

Mme MOIROT, *apercevant Caroline.*

Une dame!

CAROLINE, *à André.*

Vite, André, venez!

Mme MOIROT.

Vous allez l'y chercher? Il n'y sera plus... de là il doit aller ailleurs.

CAROLINE.

Je l'attends alors... il faut toujours qu'il revienne ici.

ANDRÉ.

Mais songez...

CAROLINE.

Oh! je ne songe qu'à une seule chose; je veux rester, vous dis-je.

Elle s'asseoit.

ANDRÉ.

Allons, restons alors!

Mme MOIROT.

Comment! ils s'asseyent sans qu'on les prie... je parie que ce sont des Anglais... ça ne sait pas vivre... Eh bien! ils n'ont qu'à attendre M. Cléry; s'il n'y a que moi à leur parler!... des gens qui ont besoin d'écrire pour se faire entendre!

Elle se rasseoit près du guéridon, à gauche, et travaille.

CAROLINE.

J'entends quelqu'un.

SCENE VII.

LES MÊMES, FANNY.

FANNY, *en dehors.*

Eh bien! il n'y a donc personne ici?

CAROLINE.

Ah! Fanny...

ANDRÉ.

Ah! mon Dieu!

CAROLINE.

Comment lui échapper?

ANDRÉ.

Elle va tout découvrir.

CAROLINE, *à André.*

Au nom du ciel, délivrez-moi de cette femme!

FANNY, *apercevant Caroline.*

Quoi! vous ici, ma chère?

ANDRÉ.

Oui, oui, nous venions...

FANNY.

Est-ce que M. Cléry est votre banquier?

ANDRÉ.

Précisément. Vous le connaissez aussi?

FANNY.

Du tout, je viens pour cette traite sur Alger; mais je cherche les bureaux...

ANDRÉ, *vivement.*

Venez, je vais vous y conduire.

FANNY.

Tout-à-l'heure; cette chère Caroline m'a quittée si brusquement... qu'aviez-vous donc?

CAROLINE.

Moi? rien.

ANDRÉ.

Je suis aux ordres de madame.

FANNY.

Merci. (*A Caroline.*) Mais, ma chère, vous souffrez sûrement, vous êtes d'une pâleur...

ANDRÉ.

Oserai-je proposer mon bras?...

FANNY.

Mille grâces, monsieur.

André prend le bras de Fanny.

ANDRÉ.

Je serai le guide de madame.

FANNY.

Permettez, je...

ANDRÉ, *l'entraînant sans l'écouter.*

Son cavalier servant...

FANNY.

Je voudrais...

ANDRÉ, *l'entraînant toujours.*

Les bureaux vont fermer...

FANNY.

Mais, monsieur... Allons, c'est un enlèvement.

ANDRÉ.

Par ici!

Ils sortent par la droite.

Mme MOIROT, *les voyant sortir.*

Encore une dame! que signifie...?

SCENE VIII.

CAROLINE, Mme MOIROT.

CAROLINE.

Enfin, elle est partie, mais M. Cléry n'arrive pas!

ADÈLE, *en dehors.*

Ma tante! ma tante!

CAROLINE.

Qu'est-ce que cela?

SCENE IX.

LES MÊMES, ADÈLE, *en toilette de mariée.*

ADÈLE.

Ma tante!

CAROLINE, *à part.*

Que vois-je?

Mme MOIROT.

Ah! que c'est joli!

ADÈLE.

N'est-ce pas?... regardez comme tout me va bien: ma couturière est une femme de génie. (*Se mirant.*) Dieu! que c'est gentil une toilette de mariée!

CAROLINE, *à part.*

Ah! cette jeune fille serait...

Mme MOIROT.

Oh! je voudrais que M. Fauvel la vît comme cela!

CAROLINE, *jetant un cri.*

C'est elle... ah! c'est Dieu qui l'envoie... il faut que je lui parle.

ADÈLE, *l'apercevant.*

Quelqu'un!

CAROLINE, *allant à Adèle.*

Mademoiselle, vous êtes la fille de M. Cléry?

ADÈLE.

Oui, madame.

Mme MOIROT, *à part.*

Tiens, cette dame connaît Adèle!

CAROLINE.

Pardon! il faut que je vous entretienne un instant.

ADÈLE, *étonnée.*

Moi?

CAROLINE.

Il s'agit de votre mariage.

ADÈLE.

De mon mariage?... Mais, madame, mon père va rentrer; c'est à lui...

CAROLINE.

Non, je veux être entendue de vous seule.

ADÈLE.

Je ne puis comprendre.

CAROLINE.

Je vous en prie, je vous en prie, il y va de ma vie.

ADÈLE.

Ah! je vous écoute, madame.

Elles s'éloignent de Mme Moirot.

Mme MOIROT, *à part.*

C'est une amie d'Adèle qui vient la complimenter... Il faut que j'avertisse la couturière d'attendre.

Elle entre dans la chambre d'Adèle.

CAROLINE.

Mademoiselle, vous allez épouser M. Fauvel?

ADÈLE.

Il est vrai, madame.

CAROLINE.

Mais avant tout, êtes-vous sûre que ce mariage soit possible?

ADÈLE.

Que dites-vous?

CAROLINE.

Êtes-vous sûre que M. Fauvel n'ait point déjà des engagemens?

ADÈLE.

Cela ne peut être.

CAROLINE.

Cela est pourtant.

ADÈLE.

Mais qui êtes-vous donc, madame?

CAROLINE.

Je suis... je suis sa maîtresse.

ADÈLE, *s'éloignant avec un cri.*

Ah!

CAROLINE.

Ce mot vous fait honte à entendre ; vous me trouvez bien hardie de le prononcer devant vous, n'est-ce pas? Vous vous étonnez qu'une femme comme moi ait osé venir ici ! (*Mouvement d'Adèle.*) Ah ! vous avez ce droit !... Moi aussi, j'ai été orgueilleuse de mon innocence ; moi aussi, j'ai détourné les yeux de celles qu'on avait trompées... oui, vous pouvez me mépriser, vous... (*Gagnée par les larmes, elle éclate en sanglots.*) Oh ! mon Dieu ! mon Dieu !

ADÈLE, *émue.*

Madame... remettez-vous de grâce !

CAROLINE, *maîtrisant sa douleur, et essuyant ses larmes avec résolution.*

Oui, oui, je ne suis pas venue ici pour pleurer, mais pour demander justice.

ADÈLE.

Que voulez-vous de moi ?

CAROLINE.

Ce que je veux !... ne l'avez-vous pas deviné ? ma démarche est folle, sans doute ; mais soyez vous-même juge entre nous !

ADÈLE.

Moi !...

CAROLINE.

Nous voilà deux femmes... ah ! bien différentes, je le sais... l'une flétrie et abandonnée... l'autre pure, admirée ; mais enfin, nous voilà toutes deux avec des cœurs pareils, des cœurs qui peuvent s'ouvrir à la joie ou se briser... Eh bien, supposez que le hasard ait changé nos rôles, que je sois là, moi, à votre place, jeune et pleine d'avenir : vous ici, à la mienne, pâle, tremblante, suspendue entre la vie et la mort... dites, sauriez-vous ce que vous attendriez de moi, mademoiselle ?... sauriez-vous ce qu'il faudrait faire pour que vous fussiez sauvée ?...

ADÈLE, *très-agitée.*

Madame...

CAROLINE.

Répondez... oh ! mais, répondez donc !

ADÈLE.

Eh ! que puis-je répondre ? Ne voyez-vous pas mes pleurs ?... Vous venez de détruire d'un mot tous mes rêves, de m'enlever mes espérances, et quand je suis encore toute saisie de surprise et de douleur, vous me demandez de répondre !... vous voulez que je déclare ce que je veux... quand mes idées se confondent, quand ma tête se perd... ce que je veux, puis-je le dire ?... Le sais-je moi-même ?...

CAROLINE.

Mais vous m'avez comprise pourtant !... celui que vous voulez épouser, son amour m'appartient ; je l'ai payé de mon repos, de mon honneur... pour droit, j'ai ma honte !... Armand ne peut m'abandonner. Mais vous ne lui avez rien sacrifié, vous, à peine si vous le connaissez ; vous ne l'aimez pas... vous l'épousez, sans doute comme vous en épouseriez un autre, parce que votre père le veut, parce qu'il est riche.

ADÈLE, *blessée.*

Ah ! madame !...

CAROLINE.

Non, eh bien, non !... j'ai tort, je vous offense ; je suis insensée de vous parler ainsi ; mais la douleur rend injuste... si vous saviez, je souffre tant ! Prenez-moi en pitié ; songez que, s'il me quitte, c'est la vie qui se ferme pour moi. (*Avec une énergie sauvage.*) S'il me quitte... je me tuerai !

ADÈLE, *lui saisissant la main avec un cri.*

Ah !

CAROLINE, *avec prière et larmes.*

Oh ! ne me l'enlevez pas !... tout-à-l'heure je vous ai fait des menaces, j'étais folle !... Tenez, je ne veux plus que prier, me voilà à vos pieds !...

Elle tombe à genoux.

ADÈLE, *voulant la relever.*

Que faites-vous ?...

CAROLINE.

A vos pieds... vous êtes jeune, vous êtes heureuse... ah ! vous ne pouvez pas être sans pitié !... (*Lui prenant les mains.*) Laissez-moi embrasser vos mains... O mon Dieu ! quand je suis arrivée, j'avais tant de choses à vous dire pour vous persuader... et maintenant je ne trouve plus rien... je ne puis que pleurer ; mais regardez-moi, et vous me comprendrez !

ADÈLE, *voulant la relever.*

Je vous en conjure.

CAROLINE.

Non, non, je resterai là, jusqu'à ce que vous m'ayez répondu... Mademoiselle, vous pouvez vivre sans lui, vous... vous n'êtes pas déshonorée ; vous avez une famille qui vous aime, tandis que moi, je suis seule... seule et perdue... Oh ! répondez-moi !... oh ! dites, dites que vous ne l'épouserez pas !

ADÈLE, *avec désespoir.*

Que me demandez-vous ?

CAROLINE, *se relevant d'un bond.*

Ah ! ah ! vous l'aimez !

ADÈLE.

Madame...

CAROLINE.

Vous l'aimez...

ADÈLE.

Taisez-vous... on vient !

CAROLINE.

Armand !

ADÈLE.

Ah !

SCENE X.

LES MÊMES, ARMAND.

ARMAND.

Ciel ! Caroline !

Moment de silence.

ADÈLE, *les yeux baissés et d'une voix tremblante.*

Oui : la vue de madame vous trouble, monsieur ; vous avez deviné pourquoi elle était venue.

ARMAND, *se cachant le visage.*

Oh! mon Dieu!

ADÈLE.

Vous avez peur de mes reproches, sans doute? je n'en ai point à faire... sans expérience de la vie, j'ai cru sincère ce que vous me disiez; j'ai vu une préférence du cœur dans une union qui n'était, comme les autres, qu'un calcul de convenance.

ARMAND.

Ah! ne le croyez pas!

ADÈLE.

Je ne vous demande point d'excuse, monsieur; qu'importe qu'une pauvre jeune fille se soit trompée?... qu'elle ait cru ce qu'elle désirait? J'avais fait un si beau rêve!... Pardon, je ne devrais pas vous dire cela peut-être; je ne devrais pas laisser voir de douleur... mais je ne sais pas feindre, moi, je souffre, et je pleure!

ARMAND, *désespéré.*

Adèle!

ADÈLE, *avec désespoir.*

Soyez tranquille pourtant, monsieur, je ne me plaindrai pas, je cacherai bien mes pleurs aux autres... je me déshabituerai d'être heureuse. — Et vous, madame, ne craignez rien, je ne veux pas d'un bonheur acheté par vos larmes; reprenez tous vos droits.

ARMAND.

Dieu!

Mouvement de Caroline.

ADÈLE, *avec désespoir.*

Ce bouquet, cette couronne... j'y renonce, les voilà à vos pieds avec toutes mes espérances!

Elle jette son bouquet et sa couronne de mariée aux pieds de Caroline.

ARMAND, *se couvrant les yeux.*

Malheureux!

CAROLINE, *le regardant.*

Il pleure, c'est elle qu'il aime!... (*Elle fait un mouvement vers lui.*) Armand! (*Il s'éloigne. Avec désespoir.*) Mais que lui ai-je donc fait, mon Dieu?

ARMAND.

Vous me le demandez, madame, quand vous venez de détruire tous mes projets d'avenir, et de me rendre malheureux à jamais... (*Mouvement de Caroline.*) Oui, à jamais, car cette union était ma vie!... Vous êtes vengée, madame; mais je n'y survivrai pas!

CAROLINE.

Ciel!

ADÈLE.

Que dit-il?

ARMAND.

Adieu!

CAROLINE, *voulant le retenir.*

Armand!

SCENE XI.

LES MÊMES, ANDRÉ.

ANDRÉ.

Arrêtez... M. Cléry me suit.

ARMAND.

M. Cléry!

CAROLINE.

Ah!

ADÈLE.

Mon père!... Ah! madame, ne lui dites rien, au nom du ciel!

CAROLINE.

Comment?...

ADÈLE.

Ah! vous ne connaissez pas sa violence; il ne pardonnerait jamais cette injure!... s'il apprend la vérité, tout est perdu; ils se battront!

CAROLINE.

Qu'entends-je?

ADÈLE.

Je vous en supplie, laissez-moi le préparer à cette rupture, je prendrai tout sur moi; je lui dirai... je ne sais... que je me suis trompée sur mes sentimens, que je ne veux plus contracter cet engagement... je subirai seule le blâme, les reproches.

ARMAND.

C'est impossible!

ADÈLE.

Il le faut, monsieur.

ARMAND, *avec une fermeté noble.*

Non, je n'ai point le droit d'accepter un tel dévouement!... C'est au coupable à subir les conséquences de sa faute... (*Mouvement d'Adèle.*) Toute insistance serait inutile, M. Cléry saura la vérité, et... quant à sa juste colère, je la supporterai comme je la dois... Quoi qu'il arrive, mademoiselle, ne craignez rien pour lui.

CAROLINE.

Mais songez...

ARMAND, *amèrement.*

Vous avez voulu me punir, madame, porter la désolation dans une famille... vous serez satisfaite.

CAROLINE, *à part.*

O mon Dieu! qu'ai-je fait?

ANDRÉ, *qui veillait à la porte.*

M. Cléry!

SCENE XII.

LES MÊMES, CLÉRY.

CLÉRY, *à Adèle, en entrant.*

J'arrive de la mairie, mon enfant; ton nom et celui d'Armand sont exposés aux regards du troisième arrondissement... maintenant il n'y a plus à s'en dédire; j'ai déjà rencontré dix personnes qui m'ont fait compliment.

ADÈLE, *qui paraît très-gênée de ce que dit son père.*

Mon père!

Elle jette involontairement un regard du côté de Caroline.

CLÉRY.

Ah! pardon! je n'avais pas aperçu M. Bernier... Madame... je vous ai fait attendre sans doute!

ANDRÉ, *embarrassé, saluant.*

En effet... monsieur...

CLÉRY.

Je suis désolé! Serais-je assez heureux pour lui être utile ou agréable en quelque chose?

CAROLINE, *très-embarrassée.*

Monsieur...

CLÉRY.

Parlez, madame... je vous en prie!

CAROLINE, *très-troublée.*

Monsieur, je... je venais .. je voulais...

CLÉRY.

Pourquoi cette émotion? de grâce, remettez-vous!

CAROLINE, *se cachant le visage.*

O mon Dieu! mon Dieu!

CLÉRY, *étonné.*

Qu'y a-t-il donc? (*Il regarde tout le monde.*) Vous êtes tous troublés! Personne ne veut-il m'instruire?

ARMAND.

Pardonnez-moi, monsieur... quoi qu'il puisse m'en coûter, je dirai tout.

ADÈLE, *vivement se précipitant vers Cléry.*

Non, mon père, ne l'écoutez pas, je vous expliquerai... mais plus tard!

CLÉRY, *de plus en plus inquiet.*

Que signifie...? (*A Adèle.*) Tu as pleuré, toi!... Et ce bouquet... Que s'est-il donc passé?

SCENE XIII.

LES MÊMES, FANNY, *entrant par la droite.*

FANNY.

Décidément, c'est insupportable!

ARMAND, *à part.*

Ciel!

ANDRÉ *et* CAROLINE.

Fanny!

CLÉRY.

Qu'est-ce que c'est?

FANNY.

Ah! je vous croyais seule ici, Caroline; pardon, comme M. Cléry est votre banquier, je venais vous prier de lui parler pour moi.

CLÉRY.

M. Cléry? c'est moi, madame.

FANNY.

Ah! monsieur, mille pardons; il s'agit d'un service que vos commis me refusent.

CLÉRY.

Madame, je désire pouvoir...

FANNY.

Si ce n'est point pour moi, j'espère, monsieur, que vous céderez à la recommandation de mon amie... (*elle montre Caroline*) Mme Caroline Allard.

CLÉRY, *vivement.*

Caroline Allard!

ADÈLE.

Ah!

CLÉRY.

Est-ce possible? madame serait...?

FANNY, *étonnée.*

Pourquoi cette surprise?

CLÉRY.

Et elle ose se présenter ici?

ANDRÉ.

Comment?

CLÉRY.

Malheureuse! tu as donc oublié mon avertissement?

CAROLINE.

Je ne comprends pas!

CLÉRY.

Cet oncle que tu as forcé à changer de nom!...

CAROLINE.

Dieu!

CLÉRY.

C'est moi! Ah! je m'explique maintenant la douleur et l'embarras que j'ai trouvés ici sur tous les visages! Ainsi, grâce à toi, M. Fauvel sait quel déshonneur tu as répandu sur notre famille? ce n'est pas assez de m'avoir déjà fait rougir une fois, de m'avoir forcé à frapper un homme! tu viens me braver jusque chez moi!

CAROLINE, *reculant.*

Non, non.

CLÉRY, *avec une colère croissante.*

Tu révèles à tous notre honte... tu compromets le bonheur de ma fille peut-être?

CAROLINE, *tombant à genoux.*

Grâce!

CLÉRY.

Misérable!

Il s'avance sur elle les mains levées.

ADÈLE, *se jetant dans ses bras.*

Mon père!

ANDRÉ.

Arrêtez.

CLÉRY, *repoussant Adèle.*

Laissez-moi, laissez-moi... Quel droit avez-vous de la défendre?

ANDRÉ.

Monsieur!

CLÉRY.

Elle m'a déshonoré, monsieur; moi... elle porte mon nom.

ANDRÉ, *se jetant devant Caroline.*

Elle ne le porte plus, monsieur!

CLÉRY.

Et lequel donc alors?

ANDRÉ, *relevant Caroline.*

Le mien.

CLÉRY.

Le vôtre!

CAROLINE.

Que dites-vous?

ANDRÉ, *bas.*

Silence! je ne veux que vous sauver. (*Haut.*) Oui, monsieur... puisqu'il me faut absolument un titre pour la défendre; sachez qu'elle est sous ma protection... mon honneur à moi n'est pas si fier que le vôtre: il sait plaindre et pardonner.

CAROLINE, *lui saisissant la main, l'embrasse.*

Ah! André!

CLÉRY.

Mais que venait-elle faire ici? Que voulait-elle?

ANDRÉ.

Ce qu'elle voulait! (*Regardant Caroline.*) Un pardon peut-être.

ARMAND, *à part.*

Que dit-il?

Musique.

ANDRÉ, *avec intention, et en regardant Caroline.*

Elle a compris, je l'espère, que le dévouement était le lot de certaines ames, et qu'on ne trouvait point le bonheur en détruisant celui des autres.

CAROLINE, *à part.*

Oh! non.

ANDRÉ, *plus haut.*

Elle sait aussi que sa présence ici ne ferait qu'éveiller des inquiétudes... rappeler de douloureux souvenirs, et qu'après avoir rompu avec le passé, son départ peut seul assurer à tous le repos.

CAROLINE, *à part.*

C'est vrai!

ANDRÉ.

Aussi, monsieur, elle sera généreuse, elle accomplira le sacrifice jusqu'au bout, et elle tâchera de vivre en se rappelant qu'il lui reste un ami.

Caroline a paru très-agitée. Pendant qu'André parlait, son visage a exprimé la lutte entre l'amour et le dévouement; enfin celui-ci l'emporte, et elle saisit la main d'André.

CAROLINE, *exaltée.*

Oh! oui, André! merci!... vous êtes mon bon génie... Oui, dussé-je en mourir, je souffrirai seule... il le faut.

Elle regarde autour d'elle avec une sorte d'égarement, aperçoit le bouquet de mariée jeté à terre par Adèle, le relève, et vient le présenter à la jeune fille.

ARMAND, *à part.*

Que vois-je!

ADÈLE.

Dieu!

CAROLINE.

Prenez, soyez heureuse, et oubliez-moi.

Elle retombe accablée sur le sein d'André.

FIN.



PARIS. — IMPRIMERIE DE Vᵉ DONDEY-DUPRÉ, rue Saint-Louis, 46, au Marais.